

Les ressorts de l'engagement des femmes kurdes dans la lutte armée.

Le cas du PKK

Somayeh Rostampour

Études kurdes, n°15, 2022, pages 83 à 105.

Citer ce document / Cite this document :

Rostampour, Somayeh. 2022. « Les ressorts de l'engagement des femmes kurdes dans la lutte armée. Le cas du PKK ». *Études kurdes* (15): 83-105

<https://www.etudeskurdes.org/article/les-ressorts-de-lengagement-des-femmes-kurdes-dans-la-lutte-armee-le-cas-du-pkk/>

Somayeh Rostampour
Université Paris 8, GTM - CRESPPA

**Les ressorts de l'engagement
des femmes kurdes dans la lutte armée.
Le cas du PKK**

RÉSUMÉ

Depuis que le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) s'est engagé, en 1984, dans la lutte armée en Turquie, nombre de femmes ont rejoint les rangs de la guérilla. La tendance à la féminisation de la lutte armée qui s'est amorcée au cours des années 1990 a conduit à s'interroger sur les rapports sociaux au sein de l'organisation. Cette contribution tente, à partir du terrain kurde et dans le cadre d'une sociologie des mobilisations et du genre, d'éclairer les questions suivantes : comment, dans une société conservatrice et patriarcale, certaines femmes ont pu participer à la mobilisation politico-armée dans le contexte de la guerre au sud-est de la Turquie ? Quelles ont été les ressorts et le cadre affectif de leur engagement ? A partir de données de première mains - observations, entretiens directs et semi-directs, carnets de terrain, biographies de femmes combattantes - issues de deux enquêtes de terrain (réalisées au Kurdistan en 2017 et 2018, l'un dans le maquis et l'autre dans les villes kurdes de Turquie), cet article propose, en distinguant trois périodes de mobilisation au sein du PKK, de décrire la condition des femmes dans la société kurde et l'impact du réveil national, des événements politiques et des expériences vécues sur l'économie émotionnelle de la mobilisation. Il s'intéresse aux constructions symboliques et idéologiques qui ont nourri leur expérience subjective et qui sont

parties prenantes du processus de politisation qui alimente l’engagement des femmes dans la lutte de libération. Enfin, il tente de montrer comment l’engagement dans la guérilla induit de nouvelles représentations de la femme kurde mises au service de la cause révolutionnaire.

MOTS CLÉS : Femmes kurdes, mouvement révolutionnaire, ressorts de l’engagement, PKK, lutte armée

Le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), dont le leader Abdullah Öcalan est emprisonné depuis 1999, apparaissait lors de sa fondation, en 1978, à la fois comme un mouvement révolutionnaire marxiste-léniniste et un mouvement de libération national érigé contre le colonialisme turc. Après le coup d'État militaire de 1980 et le verrouillage de la vie politique et institutionnelle par l'armée turque et à la suite des exécutions extrajudiciaires et de l'emprisonnement de nombreux intellectuels et militants kurdes, le PKK s'est lancé, en 1984, dans la lutte armée. Progressivement, de jeunes femmes ont rejoint les rangs de la guérilla, surtout à partir des années 1990. La féminisation de la lutte armée au Kurdistan a conduit le PKK et les observateurs de la vie politique kurde à s'interroger sur les rapports sociaux de genre au sein de l'organisation. Cette contribution tente, dans le cadre d'une sociologie des mobilisations, d'apporter un éclairage en la matière à partir des questions suivantes : Quels sont les conditions et les ressorts sociaux et moraux de l'engagement des femmes kurdes ? Comment, dans une société empreinte de la domination masculine, le PKK a-t-il suscité et théorisé l'engagement des femmes kurdes dans la lutte armée ?

Pour répondre à ces questions, cet article propose, dans un premier temps, de revenir sur trois configurations de mobilisation pour décrire la condition de la femme dans la société kurde et l'impact du réveil national, des événements politiques et des expériences vécues sur l'économie émotionnelle de la mobilisation. Il s'intéresse ensuite aux constructions symboliques et idéologiques qui ont nourri leur expérience subjective et qui sont parties prenantes du processus de politisation alimentant l'engagement des femmes dans la lutte de libération. Il tente enfin de montrer comment l'engagement dans la guérilla induit de nouvelles représentations de la femme kurde mises au service de la cause révolutionnaire.

Pour ce faire, cette contribution mobilise les données - observations, entretiens directs et semi-directs, carnets de terrain, biographies de femmes combattantes - issues de deux terrains réalisés au Kurdistan en 2017 et 2018, l'un dans le maquis et l'autre dans les villes kurdes de Turquie. Précisons toutefois qu'ici, nous nous concentrerons sur les femmes engagées dans la lutte armée au Kurdistan.

Un retour chronologique sur l'engagement des femmes dans la lutte armée du PKK

Dans cette recherche, l'engagement est entendu au sens large suivant la proposition de Howard Becker (2006), c'est-à-dire comme un concept descriptif

pour désigner une forme d'action caractéristique de groupes ou de personnes spécifiques, permettant d'analyser le pouvoir, le recrutement, la politique, etc. L'analyse de l'engagement sous le prisme du genre permet de réinterroger les formes, les modalités et les lieux de l'engagement à l'aune des rapports genrés. Autrement dit, il s'agit de « questionner les rapports de pouvoir qui se jouent dans les formes, les qualifications et la reconnaissance des engagements en temps de guerre » pour reprendre les termes de Joan Scott (1988). Il nous semble, dans cette perspective, intéressant de revenir sur les différentes phases de l'engagement des femmes au sein du PKK.

Pendant la première phase de mobilisation, de 1978 à 1990 où très peu de femmes étaient impliquées dans la lutte armée, non seulement l'organisation, mais aussi la société kurde percevait "la guerrière" avec réticence, car elle présentait des caractéristiques très éloignées du rôle normatif attribué à son sexe. A cette période, « la plupart des combattantes étaient étudiantes et très instruites » et « entraient dans le mouvement en connaissance de cause » selon Berivan, une combattante expérimentée. Devenues pour beaucoup des « héroïnes martyres » de la cause populaire après leur adhésion, elles étaient dans une quête identitaire qui s'est exprimée dans le cadre idéologique du socialisme articulé à l'engagement *patriotique*. Confrontées à une stratégie de répression massive et discrétionnaire de l'armée turque, l'engagement de ces femmes s'inscrivaient davantage dans le cadre dominant de la « kurdicité » et moins dans celui d'un projet féministe. Pourtant, les prémisses d'une réflexion sur les rapports sociaux de sexe ont germé à la même période, à travers l'expérience de la discrimination sexiste au sein de l'organisation, ce qui a amené les femmes à avoir une voix différenciée par rapport à leurs homologues masculins.

Au cours de la deuxième phase de mobilisation féminine (1990-1999), l'engagement s'est accéléré et les femmes ont massivement rejoint le PKK. Comme le rappelle Roza, « avec l'accroissement du nombre de femmes mobilisées et avec davantage de reconnaissance de la part du mouvement, c'était plus facile de partir [à Qandil] ». Les chercheurs estiment que la proportion de combattantes dans les années 1993-94 à 2000 atteint 15 à 20 % (Sharifi Dryaz 2015). Lors de cette deuxième période, il s'est produit en Turquie une intensification de la répression qui s'est étendue à l'ensemble de la société kurde. En réaction à cette répression massive et indifférenciée, des soulèvements populaires (*serhildan*) ont éclaté dans les régions kurdes. Alors que plusieurs recherches ont évoqué ces soulèvements comme un élément clé de l'engagement féminin dans cette vague de mobilisation (Dorronsoro, Grojean 2009 ; Tatal Chevron, Çeler, Şahan 2012), nos entretiens font également ressortir deux autres facteurs

déterminants : premièrement, le traitement infligé aux « femmes prisonnières » qui a suscité l’indignation et a incité d’autres femmes à rejoindre la résistance féminine contre l’État patriarcal ; deuxièmement, le travail quotidien des femmes combattantes sur le terrain qui ont encouragé d’autres femmes (notamment des zones rurales) à prendre part à la cause. Narin, une des cadres du PKK témoigne en ce sens :

Les femmes membres du parti allaient au domicile des familles kurdes, pour les former et les inviter à les rejoindre. Elles allaient de rue en rue et tout le monde leur posait des questions sur les femmes combattantes, leur rôle.

Ce travail de sensibilisation a conduit à la politisation et à la prise de conscience des questions féminines et incité certaines jeunes femmes à quitter le carcan familial pour gagner le maquis perçu comme une zone d’émancipation. Dans la même période, les thématiques liées aux femmes ont commencé à être prises en compte au sein de l’organisation et les initiatives non-mixtes féminines se sont développées. C’est dans un tel contexte, marqué aussi par la fondation en 1990, d’un parti pro-kurde (Halkin emek partisi, HEP) que pour la première fois une femme kurde, Leyla Zana, faiblement instruite et issue de la classe populaire, a été élue députée, en 1991. Devenue un symbole pour les femmes kurdes, dont une majorité de femmes issues des couches populaires et privées d’instruction, elle a été démise de son siège et emprisonnée en 1994. L’interdiction du HEP en 1993 et la répression contre les politiciens et la population kurde ont déclenché de nouvelles vagues de mobilisations politique et armée, avec une participation accrue des femmes.

La troisième période de mobilisation, de 1999 jusqu’à aujourd’hui, débute par la capture d’A. Öcalan, en 1999. L’absence du leader qui est l’origine de la théorie de la « Femme libre » suscite de vives inquiétudes chez nombre de militantes. La crise interne du leadership dans la période post-arrestation se traduit par des départs selon les dires d’une des combattantes interrogées : « entre 2003 et 2007 avec le Tasfia [la purification] et la division interne, plus de 4000 femmes ont quitté le mouvement ». Cependant, malgré cet épisode, la proportion de militantes n’a cessé de croître au cours des années 2000 et 2010 dans les espaces kurdes et de nombreuses militantes ont eu accès à des postes de direction dans les organisations politiques et armées. Ces développements sont en partie liés à la volonté du leadership du PKK qui accordent une attention particulière à la place des femmes et aux rapports de genre dans l’organisation et dans la société kurde. Si dans les années 1990, les revendications identitaires et culturelles constituaient les principaux ressorts de l’engagement des femmes, nos entretiens montrent des évolutions significatives : la question

des identités de genre prend de l'ampleur et devient un enjeu primordial à partir des années 2000.

Le féminisme élitiste turc étant peu audible au Kurdistan, c'est avant tout l'engagement dans le mouvement de libération national qui a constitué une voie d'émancipation pour les femmes kurdes. Au sein du PKK, les femmes engagées dans la lutte armée ont pu forger une identité à la jonction du féminisme et de la kuridicité fondé sur le rejet des rapports de domination patriarcal, économique et coloniale. En ce qui concerne leur profil sociologique, les recrues de l'armée de cette phase étaient majoritairement jeunes, célibataires et relativement plus éduquées et particulièrement réceptives au discours et aux pratiques égalitaires développés au sein des organes du PKK.

Durant cette période, les femmes kurdes se sont également engagées plus activement dans les partis politiques, les municipalités et les organisations civiles parallèlement à la lutte armée. Cela étant, à partir de 2011, la répression étatique turque a fortement entravé ou limité leur déploiement dans la vie politique au Kurdistan de Turquie. Les possibilités de retour à l'engagement politique légal étant réduites, le recours à des formes d'engagement clandestin ou armée a perduré. Cela étant, ce sont surtout les femmes de la classe populaire en provenance de différentes régions du Kurdistan qui ont tendance à rejoindre la lutte armée, surtout dans la période d'adhésion massive post-1990. L'extension de l'espace de mobilisation du PKK se manifeste dans le récit de Roza :

Nous étions trois personnes engagées au même moment. L'une d'entre nous vivait avec sa famille dans le camp de Makhmour en Irak, une autre venait d'Europe et sa famille était composée de militants du parti, de guérilleros ou de martyrs. Moi j'étais celle qui ne connaissais rien et qui suis venue avec des idées vagues d'autre partie du Kurdistan.

Le triangle que ce témoignage décrit dévoile trois catégories dominantes de femmes combattantes : la première catégorie représente les combattants qui sont les plus idéologisées, majoritairement issues de familles militantes ou dites « *welatparêz* » (patriotes), la deuxième catégorie est constituée de celles qui viennent de la diaspora en quête d'une identité kurde et enfin la troisième regroupe sont celles qui se sont engagées dans l'armée pour des raisons que nous évoquerons dans les prochaines lignes.

L'effet mobilisateur d'un discours égalitaire

D'après les personnes interrogées, le discours idéologique du mouvement kurde a eu un impact non négligeable sur la politisation et la mobilisation des femmes kurdes, comme cela a également été relevé par certains chercheurs (Çağlayan 2008 : 27). Les premières réflexions sur la question féminine apparaissent en 1986, dans les écrits du leader du PKK qui s'attache à critiquer la famille patriarcale au Kurdistan. L'analyse des relations traditionnelles de sexes et la critique de la virilité, de la féminité conventionnelle et de l'honneur comme un système de contrôle du corps féminin par le leader, trouve une résonnance parmi une partie de la population. Ce discours appelant à abandonner la sphère familiale oppressive a pu inciter certaines femmes à rejoindre la guérilla. Par ailleurs, en ciblant les classes populaires et en investissant idéologiquement la périphérie, notamment les zones rurales, le PKK a réussi à mobiliser de jeunes femmes et hommes des provinces isolées du Kurdistan et loin des lieux de politisation classiques que sont les universités et les métropoles. Shervin, une combattante expérimentée, met en lumière le rôle de l'organisation :

Contrairement à la métropole turque, il n'y avait pas de conscience politique dans notre région ; personne ne savait ce qu'était le marxisme, le socialisme ou le féminisme. Nous n'avions jamais entendu parler de cela. Tout a été lancé par le PKK.

Cela étant, il faut préciser les différences intergénérationnelles sur ce point; les combattantes au cours de ces dernières années, à la différence des combattantes des années 1990, sont davantage informés et politisés avant leur engagement. « Je savais très bien ce que je faisais et pourquoi je devais aller à Qandil. J'étais consciente de l'attention et du respect que le parti accordait aux femmes... » nous affirme Ala, une cadre du PKK en Europe. Les témoignages révèlent que la vocation féministe du PKK, qu'elle soit réelle ou supposée, tend à jouer un rôle de plus en plus important dans le processus d'adhésion des femmes.

La femme "*guerillero*": figure féminine attrayante d'une guerre effrayante

Les femmes du Proche-Orient ayant participé à des mouvements armés ne représentent qu'une minorité. Pour autant, il convient de ne pas minorer leur rôle dans les opérations armées de ces groupes, même si leur engagement a longtemps été occulté car il ne correspondait pas à la représentation des femmes orientales. (Dayan-Herzbrun 2012 : 137). Qu'il obéisse au besoin de se défendre pour assurer leur survie et celle de leur groupe, qu'il soit fait pour

concrétiser les idées émancipatrices et le désir de voir les capacités des femmes reconnues, leur engagement politico-armé est perçu comme une remise en question des rapports sociaux de genre. Pour nombre de jeunes femmes kurdes, cet engagement passe d'abord par un acte hautement symbolique et socialement très coûteuse : la « désobéissance ». Un poème kurde populaire intitulé, *Pêşıya malê* (« Devant la maison ») illustre cette situation : « La fille qui à la montagne va. A son père n'obéit pas » (*Keçik dertē ser çiyan, Gotina babê xwe nake*). Ainsi, à travers leur mobilisation dans la lutte armée, les femmes kurdes font l'expérience d'une socialisation politique. Marqué par une rupture avec la socialisation primaire familiale, l'engagement s'accompagne d'un processus de « socialisation institutionnelle » selon l'expression de Isabelle Sommier (2012 : 16) contribuant à la construction d'une identité féminine et combattante imbriquée qui est en décalage avec les normes sociales, mais fortement valorisée au sein de l'organisation. En effet, la figure de la combattante déroge aux assignations de genre qui confinent les femmes dans l'espace domestique tout en leur attribuant des rôles et des traits de caractères stéréotypés : douceur, délicatesse, soumission, silence, résignation... L'engagement des femmes dans la guérilla leur permet d'avoir accès à des canaux extérieurs de socialisation, notamment le mouvement féministe. Cette remise en question des normes sociales se poursuit au sein de l'organisation de manière variable selon leur âge, leur niveau d'éducation et leur degré d'investissement. Par ailleurs, la division sexuelle du travail dans la guérilla connaît des évolutions significatives : les femmes accomplissent généralement les mêmes tâches et peuvent accéder aux mêmes statuts et responsabilités que leurs homologues masculins au sein de la hiérarchie organisationnelle, même si dans la pratique un certain décalage peut subsister entre la volonté affichée de transformation des rapport sociaux de genre et la pression que constitue la logique patriarcale dominante dans la société.

Le fait que les femmes prennent part aux actions militaires contribue à renforcer leur position dans l'organisation. D'autre part, les combattantes acquièrent dans la lutte armée le sentiment de leur valeur personnelle, parfois étendu à l'ensemble de leur sexe (Pruvost et Cardi 2017 : 71). Enfin, le capital symbolique acquis dans la lutte armée leur permet de bénéficier d'une reconnaissance sociale. Ce capital symbolique offre à certaines militantes la possibilité de réorienter la vision politique de leur entourage ou des membres de leur famille et même de les amener à s'investir dans des actions collectives. Nous pouvons voir des mères, des pères ou des frères et sœurs qui ont rejoint le mouvement à la suite de l'engagement, de l'emprisonnement ou de la mort de leurs proches. C'est le cas d'une mère interrogée qui devient membre du PKK à la suite de l'assassinat de sa fille par l'État turc.

Cela étant, l'incorporation des femmes dans l'organisation armée est en soi un acte transgressif puisque porter les armes est traditionnellement un attribut masculin dans la société kurde. Ainsi, au début de la vague de féminisation du PKK, certaines jeunes recrues sont interpellées par les femmes en armes. Noda, qui s'est engagée au sein du PKK en 1993, nous raconte son expérience :

Pour la première fois, je me suis dit que si cette camarade pouvait être une guérillera, je pourrais aussi en être capable. Je lui ai même posé la question : Comment avez-vous grandi ? Parce que cela m'a interpellé. Je voulais savoir comment une femme pouvait se battre et si elle avait été élevée comme un homme.

L'engagement des individus est donc affecté par les frontières sociales, identitaires et genrées qui façonnent les représentations et bornent le champ des possibles. Au Kurdistan, la « montagne » est une métaphore qui a fortement imprégné l'imaginaire révolutionnaire kurde comme le laisse entendre un dicton populaire, *les Kurdes n'ont pas d'autres amis que les montagnes*. Dans la culture locale de la révolte, la montagne (*çiya*) est perçue comme le symbole de la résistance (l'équivalent du « maquis »), mais aussi comme un refuge, le lieu où s'organise la libération des femmes et des hommes : « Nous sommes un exemple de vie libre » soutient Fidan. C'est aussi la façon dont Avin, une autre jeune guérillero du mouvement, exprime cet imaginaire enchanté :

Vous comprenez la profondeur de la liberté dans la guérilla. Vous êtes loin du racisme, du nationalisme, du dogmatisme religieux, du capitalisme et de l'orientalisme, vous êtes quelque chose de tout à fait proche de votre nature, vous êtes libre.

Le maquis devient ainsi une utopie. Dans le discours du PKK, la zone montagneuse des monts Qandil (*çiyayen Qendil*) s'oppose à la ville, lieu d'oppression contrôlé par l'État turc. Une telle symbolisation est prégnante dans le discours des organisations féminines du mouvement car la dualité ville / montagne fait écho à la dichotomie masculin / féminin. Dès lors, la montagne, apparaît comme un lieu alternatif où les femmes pourraient expérimenter des rapports sociaux plus égalitaires. Le mode de vie des combattantes, en rupture avec leur environnement social et déliées de la subordination familiale, renforce cette idéalisation et l'expérimentation de pratiques égalitaires. Ces constructions symboliques et ces expérimentations rétroagissent sur les représentations des agents et affectent leurs identités. (Casier et Jongerden 2012 : 7)

S'engager pour échapper à la logique patriarcale

Échapper au carcan familial reste une des raisons principales de l'engagement intergénérationnel au sein du PKK. Cela a été relevé par différents chercheurs (Westrheim 2008 ; Marcus 2007 : 74) et par le leader même du mouvement (Öcalan 1995 : 46). Un grand nombre de femmes qui ont rejoint le parti, entre 14 et 20 ans, au début des années 1990, l'ont fait pour échapper aux pressions familiales, communautaires, en particulier dans les zones rurales. « Les femmes n'avaient pas de droits et les hommes se considéraient comme supérieurs. Cette situation a incité à s'engager », déclare une combattante dans une discussion collective. Janan, une ancienne combattante nous explique les circonstances de son engagement à la fin des années 1980 :

À l'époque la domination masculine, le dogmatisme, le féodalisme dominaient les mentalités et la vie sociale. Les femmes étaient confinées dans l'espace domestique où elles devaient uniquement se consacrer au ménage et aux enfants.

Dans les années 1980 et 1990, dans les zones rurales nombre de jeunes filles kurdes étaient faiblement scolarisées et souvent mariées avant l'âge de 18 ans. Dans ces circonstances, rejoindre la guérilla pouvait également représenter une échappatoire. « Parfois, quand nous allions chez les gens et constations le quotidien des femmes, nous nous disions qu'heureusement il y avait eu le parti et que nous n'avions pas été obligées de vivre dans de telles conditions », déclare avec fierté l'une de nos interlocutrices.

La nouvelle génération de militante du PKK insiste également sur la subordination des femmes comme facteur de motivation pour rejoindre la lutte armée, comme en témoigne Vian récemment recrutée :

Je ne connaissais pas le mouvement et ma famille n'était absolument pas politisée. Je savais que le PKK et Öcalan existaient mais pas plus que ça. Je ne voulais pas spécialement rejoindre le PKK, je voulais juste sortir de ce système familial et communautaire [...] Peu importe où j'irais [...] J'avais un ami qui savait que j'étais fatiguée de tout cela. C'est lui qui m'a parlé du PKK en m'expliquant un peu l'idéologie et la philosophie du leadership. Et c'est là qu'il y a eu un déclic, un changement dans mon cœur.

Dans les entretiens, certaines déclarent vouloir fuir, pour reprendre leurs mots : « un système où l'honneur (*namus*) des hommes repose essentiellement sur les femmes ». Nous trouvons également des motivations similaires chez une partie des femmes qui ont rejoint les rangs de la guérilla au Kurdistan

syrien depuis 2011 (Dean 2019).

Certaines d'entre elles ont d'abord cherché d'autres voies, moins risquées, pour s'émanciper et échapper à la logique patriarcale comme par exemple la voie des études, du travail ou de l'engagement associatif ou politique. Mais les barrières sociales s'avèrent parfois insurmontables et certaines finissent par choisir des voies plus radicales. C'est ainsi que Aiisha, une jeune femme turque qui a quitté ses études de médecine en deuxième année, pour adhérer au PKK, aborde cette question : « je me suis dit qu'en faisant des études, j'allais pouvoir repousser toutes les limites. Mais encore une fois, il y a des barrières et il est difficile de s'extraire de la domination ». Ce témoignage évoque les cas de Zanarin, qui voulait devenir professeur de collège et qui a finalement pris le maquis parce qu'elle n'a pas pu continuer ses études supérieures ou celui de Jamila qui désirait s'engager en politique, tenter de « devenir députée », mais sa famille s'y est opposée. Ces deux jeunes ont donc fui leur foyer pour rejoindre la guérilla où elles ont pu accéder à des postes de commandement.

On retrouve également ce type de situation dans l'autobiographie de Sakine Cansiz, commandante emblématique du PKK, assassinée à Paris en 2013 : « Comme il devenait de plus en plus clair que ma famille [à Dersim] n'allait pas me permettre de prendre une part active dans le mouvement [kurde], j'ai quitté ma famille et je suis secrètement allée à Ankara » (Cansiz 2018). Ces réticences familiales s'expliquent par le fait que l'honneur et la respectabilité du clan reposent principalement sur la bienséance (pudeur, chasteté) des femmes du groupe. Ainsi, dans les zones rurales, une femme sortant du foyer et active dans l'espace public (mixte) s'exposent aux rumeurs qui peuvent représenter une menace potentielle à l'honneur familial (Rostampour 2013). La préservation de l'honneur du groupe passe ainsi par la surveillance des relations, du corps et de la sexualité des femmes (King 2008 ; Mojab et Hassanpour 2003.).

La contre-propagande de l'État turc fait également appel au sens de l'honneur pour discréditer ou dissuader l'engagement des femmes dans la guérilla (Rostampour 2020). Ainsi, sur fond de conservatisme social, l'État et les médias turcs avisaienr les familles de ne pas mettre leur « honneur » en péril en envoyant leurs filles à la montagne où « les filles seraient soit violées soit libres d'avoir des relations avec les hommes du mouvement ». Dans le contexte d'un société conservatrice, l'engagement représentait un coût social plus élevé pour les femmes que pour les hommes. Le témoignage de Peyman illustre cette situation : « Mes grands frères m'ont dit : "n'y vas pas, nous irons à ta place". C'est une mentalité féodale. J'ai dit que j'irai moi-même et de mon propre chef, et qu'ils pouvaient le faire également s'ils le souhaitaient. Les

frères de ma tante se sont également opposés à la participation de ma cousine et lui ont proposé d'y aller à sa place ».

Malgré la pression sociale, le comportement et le discours critique porté par les combattantes lors de leur visite interpelle les potentiels recru.e.s. C'est le cas de Nora qui déclare : « Quand j'étais petite, les guérilleros sont venus chez nous. Leur culture, leur comportement, leur attitude ont produit un grand effet sur nous. Ils nous ont traités avec égards, comme des êtres humains. C'était très touchant ». Nos interlocuteurs témoignent du respect dont font montre les combattants à l'égard des femmes. Dans un milieu rural où les femmes passent souvent au second plan, cette attention particulière accordée aux femmes et à la question féminine peut également susciter des vocations. En effet, il serait réducteur de considérer que les femmes ne s'engagent dans la guérilla que par défaut. Ainsi, le désir d'échapper aux injonctions sociales est souvent accompagné d'une volonté subjective de lutter contre l'oppression. Les témoignages montrent que l'adhésion à la lutte armée ne peut se réduire à un processus d'enrôlement subi ou de fuite de la sphère familiale, ce qui reviendrait à occulter le caractère et les ressorts politiques de l'engagement des femmes pour en faire l'apanage des hommes (Sjoberg 2013 : 232).

Les ressorts émotionnels de l'engagement

Les études sur la guerre et l'engagement dans les mouvements armés ont montré les limites des approches motivationnelles rationalistes en termes de coûts et bénéfices. Il importe de considérer l'économie politique des sentiments (peur, orgueil, honte, culpabilité ou honneur), les liens affectifs et les cadres de référence au fondement de l'action militante (Schlichte 2014). La sociologie des sentiments et l'étude des émotions au sein des mouvements sociaux apportent donc un regard novateur sur l'engagement des femmes, en articulant le politique et l'intime (Larzillière et al. 2021 ; Goodwin et al. 2000 ; Traïni 2010). L'idée de « choc moral » a par exemple été développée pour rendre compte d'expériences liminaires menant à l'engagement (Jasper, Poulsen 1995). Dans cette perspective, il s'agit de situer les émotions à l'origine des mobilisations en se concentrant sur les acteurs (Lefranc et Sommier 2009 : 274 ; Elster 1998) ou d'interroger leurs expressions en focalisant sur l'organisation (Perugorría et Tejerina 2013), dans les deux cas, il s'attache à montrer l'importance des émotions comme un élément décisif en temps du conflit. Suivant cette approche, les domaines du privé /intime et du politique sont étroitement imbriqués.

Dans un état de guerre et d'urgence marqué par des expériences à forte charge émotive (souffrance, deuils, destructions, violences, tortures, massacres, exils) et une forte exaltation, les organisations révolutionnaires s'engagent dans un processus de mise en sens des émotions et de critique de l'économie morale de la domination. Ces émotions, amplifiées par la durée et l'extension du conflit dans la région, s'expriment par des actions (parfois violentes) et sont perçues comme une arme de guerre. En ce sens, « les registres émotionnels des organisations combattantes » (Larzillière et al. 2021 : 172) nous aident à comprendre comment au sein des organisations, les émotions circulent, s'expriment, se renforcent, se refoulent ou bien se déplient au cours des actions et contribuent à la construction d'un groupe affectivement lié en tant que communauté émotionnelle. D'autant plus que l'isolement des organisations combattantes clandestines tend à renforcer la constitution du groupe en communauté émotionnelle soudée (Fillieule 2005). Dans notre cas d'étude, le PKK, s'appuyant sur ces aspects et mettant en place des méthodes de sensibilisation et des dispositifs affectifs, a tenté de restituer les émotions dans son discours ainsi que dans les pratiques des combattants tout au long de leur engagement. En mobilisant émotions et colères, l'organisation parvient à renouveler son réservoir militant sur plusieurs générations. Du même, la façon dont le militant du mouvement du PKK juge et appréhende la réalité et sa situation sociale, est également encadrée par les économies affectives et morales, historiquement et socialement situées, souvent en continuité mais parfois en disjonction avec les valeurs et les normes dominants dans la société kurde.

À cet égard, l'impact des émotions en temps de conflit, mêlée au sentiment d'injustice ou à la colère apparaissent comme des vecteurs d'identification et de mobilisation collective au Kurdistan. De même, le rythme de l'engagement féminin au Kurdistan – semblable à certains égards au cas de la révolution nicaraguayenne (Molyneux 2001) - est fortement corrélé à l'enchaînement des événements liés au conflit armé avec l'État turc. Suite aux arrestations et à la répression, la figure du combattant martyr devient un dispositif des registres émotionnels et mémoriels mobilisés par le mouvement. Ainsi, nombre de femmes qui ont rejoint le PKK après les années 1990, étaient des proches de combattants hommes qui avaient été emprisonnés ou tués. Le sens de l'engagement paraît, dans ces circonstances, largement tributaire des processus de construction, de transmission et de remémoration des émotions liés à la conflictualité et aux événements passés. Comme le souligne aussi Shervin: « c'est d'abord une décision émotionnelle, mais ensuite cela se développe en conscience à travers les formations ». Certaines femmes font état d'un sentiment de culpabilité, lorsque des hommes ou femmes de leur entourage ont été arrêtés ou ont disparus, à la suite du coup d'État militaire de 1980 ou encore après les insurrections populaires des années 1990.

Le « martyr » de Berivan, en 1989, par exemple revêt une forte charge symbolique. « Elle devient le symbole de la femme libre qui n'est pas sous la domination de l'homme et représente le sacrifice ultime pour le peuple, la patrie et l'Histoire » (Öcalan 1993 : 182). La production de la figure du martyr (celle ou celui qui a donné sa vie pour la cause) et son culte à travers des dispositifs mémoriels (commémorations, chansons, notices bibliographique, hagiographie, pèlerinage...) participe de la construction d'une contre-mémoire de la résistance. « La mort en martyr de la camarade Viyan pendant une opération a eu un grand impact sur moi et ça m'a poussé à m'engager, surtout après avoir lu ses lettres », affirme Ronahi, une combattante de 29 ans. Ainsi, le capital de sympathie dont jouissent les martyrs et l'émotion et la colère qui entourent leur mort suscitent de nouvelles vocations. La résistance menée depuis les prisons contre l'usage systématique de la torture et les pratiques dégradantes a également eu un effet mobilisateur comme le soulignait A. Öcalan : « la résistance menée dans les prisons et par les martyres ont affecté les femmes qui se sont ralliées massivement au PKK » (1993 : 176). La prison est également un lieu hautement chargé en ce qu'elle constitue pour les femmes arrêtées et incarcérées une expérience traumatique, d'autant plus en cas de traitement humiliant ou de tortures à caractère sexuel. Ces procédés d'intimidation qui inspirent à la fois la peur et l'indignation parmi les populations ont pu susciter de forte mobilisation au Kurdistan à l'instar comme par exemple de ce qui a pu se produire au Salvador (Falquet 1996 : 8). Pour mobiliser et susciter l'engagement, le discours politique qui se développe autour de l'agression sexuelle des femmes kurdes procède par analogie et une montée en généralité en évoquant le « viol métaphorique de la nation, de la communauté ou de la race qu'elle représente » (Öcalan 1995 : 31).

Outre les traitements infligés aux prisonniers et martyrs qui ont eu des effets à long terme et durables, d'autres événements politiques ont pu également affecter le processus d'adhésion au mouvement dans un sens ou l'autre. L'arrestation d'Abdullah Öcalan est à titre d'exemple un évènement qui a motivé l'engagement de beaucoup de femmes kurdes, animées par un désir de revanche et de réparation. « Avec ce qui est arrivé à Apo [Öcalan], j'ai finalisé ma décision [d'adhérer au PKK] » insistait Ala, pour n'en citer qu'une. Derya souligne le rôle des émeutes et soulèvements lorsqu'elle évoque de son d'adhésion : « La fin de l'année 2005 a été marquée par un soulèvement dans notre région. Dix personnes ont été tuées. Cet évènement a grandement affecté notre engagement. Nous avions déjà pris notre décision mais le soulèvement l'a conforté »..Beaucoup de femmes disent s'être engagées en politique ou dans la guérilla après avoir perdu leurs proches pendant des soulèvements.

Si les expériences et les évènements à forte charge émotive tendent à déclencher, faciliter ou consolider l'engagement, l'affect joue également un rôle dans le maintien des réseaux militants et l'ardeur guerrière. Après avoir rejoint la lutte armée, beaucoup de femmes évoquent l'importance de l'esprit de camaraderie au sein de l'organisation qui est elle-même le produit de l'expérience collective d'une vie martiale dans des conditions spartiates où l'entraide est une condition de la survie du groupe. Il s'agit d'une camaraderie qui leur donne un sentiment de sécurité. « La première chose qui m'a touchée, et qui touche tout le monde et nous encourage à continuer, c'est la camaraderie et l'amitié au sein du PKK », raconte Sarah avec beaucoup d'émotions. Les sentiments de culpabilité ou de dette envers les amis (*heval*) devenus martyrs, qui ont sacrifié leur vie à la cause, jouent également un rôle majeur dans le maintien de l'engagement.

Désexualisation du corps des femmes comme condition de l'engagement

Dans les situations de violence politique et de guerre, les normes sexuelles sont généralement remises en question : assouplies, renforcées, bouleversées, modifiées, transgressées, ou transformées. Au regard de notre étude de cas, l'engagement féminin dans la guérilla est marqué par une certaine ambiguïté entre l'ouverture de nouveaux espaces aux femmes et le recadrage de leur corps en conformité avec les ordres normatifs sexuels de la société. Comme pour d'autres organisations armées révolutionnaires dans le monde, l'imposition d'une discipline corporelle et émotionnelle s'avère un enjeu important : il s'agit de contrôler la mixité en fonction des nécessités de la guerre et selon le contexte socioculturel environnant. Le recadrage des corps et de la sexualité par l'organisation a considérablement influencé l'implication des femmes kurdes dans la lutte armée. À cet égard, nous soutenons l'idée de Jane Freedman selon laquelle « dans les sociétés traditionnelles, la sexualité des femmes, essentiellement hétéronormée, dépend souvent à la fois d'une hiérarchie sociale, parentale et d'une économie d'échanges sociaux, symboliques ou matériels, qui déterminent tout autant les conditions de la sexualité et de la maternité » (Freedman et Valluy 2007 : 14). Issus d'une société traditionnelle similaire à ce qui est désignée par Freedman, avant de rejoindre la guérilla, de nombreux combattants kurdes ont vécu dans des milieux où les vies sexuelles sont strictement réglées. En général, plus particulièrement dans les zones rurales, les femmes et les hommes ne se mélangent à moins d'être des parents proches. Mais dans le maquis, les hommes et femmes travaillent côté à côté, dorment même non loin l'un de l'autre, même si une ségrégation des sexes est appliquée à partir de l'installation du PKK en Syrie en 1980. Selon les règles disciplinaires de l'organisation, les hommes et les femmes ne sont pas autorisés à nouer des relations sexuelles / amoureuses, ni à se marier, même selon les

normes traditionnelles. Ces interdictions ont été "institutionnalisées" au sein du PKK dès les premières années et restent en vigueur aujourd'hui. L'organisation endosse donc le rôle qui était dévolu à la famille patriarcale dans la société, à savoir celui d'exercer un contrôle sur le corps féminin.e

Le contrôle des corps a aussi une visée sociale qui consiste, d'une part, à rassurer les familles des combattantes en ce que « le PKK est un endroit sûr pour leurs filles et que celles-ci sont protégées » et, d'autre part, à lutter contre les rumeurs faites contre l'Organisation. Selon les recherches d'Alkan, les images des femmes terroristes kurdes déshonorantes, largement diffusées dans les médias en Turquie, s'appuient sur « une technologie de différenciation, qui essaie de distinguer les femmes kurdes politisées, et en particulier celles qui participent à la lutte armée, comme déshonorées, légitimant donc la violence sexuelle à leur encontre » (Alkan 2018). Une de nos interviewées l'a également souligné d'une façon différente : « L'ennemi du PKK a beaucoup fait de propagande contre nous, pour faire croire qu'on est dans le maquis pour faire l'amour. Ils inventent des choses non éthiques pour nous discréditer, en critiquant la composition mixte du Parti, ce qui rend difficile l'engagement des femmes. Ça fait peur aux familles ». En réaction à ce discours, le Parti tend à se présenter comme un « second foyer », qui offre en termes de sexualité une sorte de garantie psychologique à ses enfants de sexe féminin (combattantes) rappelant l'atmosphère familiale sécurisée et fraternelle. La stratégie du PKK qui consiste ainsi à protéger la virginité des filles kurdes avec le même zèle que leur famille, lui permet de gagner le soutien des familles kurdes les plus conservatrices.

Pendant des années la maternité a été une gêne pour le PKK qui voulait mobiliser les femmes mais aussi un obstacle pour les femmes mariées qui voulaient rejoindre la guérilla, surtout au début de la création du mouvement. D'un côté, le mariage imposait aux femmes une forme de sexualité qui ne correspondait pas aux conditions de guerre, aux objectifs du Parti et aux exigences de lutte armée à cette époque. D'un autre côté, le fait d'intégrer des femmes mariées - qui étaient responsables des principales tâches familiales - aurait pu provoquer une insatisfaction généralisée parmi la population, ce qui a confronté le PKK à un nouveau dilemme. Pour surmonter la difficulté, le parti a privilégié l'engagement des femmes « célibataires » dans le mouvement. Suivant la même logique, la critique sévère d'Öcalan sur la famille et le mariage avait aussi pour objectif de faciliter l'engagement des femmes kurdes dans la lutte, sans que la maternité ne les bloque. De ce fait, les recrues échappaient à la difficulté d'articuler « travail armé » et « travail familial ».

S'inscrivant dans un tel contexte social et en arrivant dans les rangs du PKK, les recrues passent du statut de jeunes filles effarouchées au statut de « combattantes virginales célibataires », fortement valorisé par le mouvement, en tant que symbole de puissance et de liberté. Sans ignorer le fait que la sexualité est de ce fait transformée en une pratique révolutionnaire, « le célibat » (obligatoire) des femmes guérilleros à travers de leur « abstinence sexuelle » fait qu'elles occupent, anthropologiquement, le statut de femmes « infertiles ». Pour l'anthropologue français, Françoise Héritier, il s'agit d'un concept associé à la masculinité dans les sociétés primitives (Héritier 1984). À ce terme, sur ce terrain comme sur d'autres (les tamoules de LTTE ou les maoïstes indiens de Naxalites par exemple), c'est l'absence d'enfants qui crée la condition dans laquelle les femmes combattantes sont symboliquement transformées en hommes. Ainsi, par l'émasculation symbolique du corps des femmes, le PKK se dote d'un « corps de guérilla » homogène qui représente en réalité « un corps masculin » ou masculinisé. Ce sont les femmes par conséquent les femmes qui abandonnent leur capacité corporelle au service de la (sur)vie politique de la cause. Dans un tel processus, le corps physique devient un facteur genré. Al-Ali et Tas dans leur recherche sur les femmes kurdes affirment également que le célibat des combattants, hommes et femmes, reflète la valeur morale accordée à la résistance au désir sexuel sur la base de l'hypothèse que l'égalitarisme du genre nécessite le rejet du sexuel sous toutes ses formes, ce qui peut être vu comme une concession aux « normes de genre patriarcales conservatrices » (Al-Ali et Tas 2018 : 418). A cet égard, ces normes disciplinaires partisans basés sur la valorisation du célibat peuvent paraître difficilement conciliables avec l'idée d'une émancipation des femmes kurdes par la lutte armée.

La guerre impose parfois sa propre logique au-delà de la volonté de l'organisation. Au vu du contexte social, sans l'absence de normes sexuelles, peu de femme se seraient engagées dans le mouvement comme le fait remarquer l'une des combattantes interrogées :

Si mes parents étaient opposés, c'était parce qu'ils avaient peur que je sois tuée dans la guerre. Sinon, ils savaient que le PKK était un endroit sûr pour les filles. Ils connaissaient les guérilleros et ils étaient sûrs qu'ils protégeraient bien leur fille, sachant surtout que les relations sexuelles sont interdites dans les montagnes et que leur fille ne serait pas diffamée. Au lieu de cela, leur fille peut apporter une fierté à sa famille.

La position du PKK sur la sexualité des femmes facilite donc leur adhésion, mais elle leur impose aussi une sorte de contrôle corporel comme condition

nécessaire à l'engagement, différente de celle qui concerne les hommes. Du même, la fierté et l'honneur que les familles tirent de la place symbolique de leur fille sont liées à la désexualisation du corps féminin ; elles sont considérées comme asexuées, c'est-à-dire assimilées à des camarades (*heval*), avec lesquelles les relations sexuelles sont interdites. En effet, en rejoignant le PKK dans ces conditions, ces femmes vivent une sorte de liberté mais ne sont pour autant pas rejetées ou diffamées par la famille et personne ne peut les accuser de promiscuité ou d'avoir fui pour rechercher une liberté sexuelle considérée comme honteuse. Considérons que dans le cas du PKK, l'adhésion signifie un « engagement total » au service du collectif, basé sur le renoncement personnel. De ce fait, le conflit armé peut se prolonger par une guerre morale où le corps des femmes occupe une place centrale, comme nous le montre la recherche de Laurent Gayer sur la militarisation des femmes en Asie du Sud (Gayer 2019).

Cela étant, il serait réducteur de considérer que l'interdiction des relations sexuelles n'est qu'une forme d'instrumentalisation. Pour les actrices de l'organisation, les conditions particulières de la guerre et l'expérience de la guérilla peuvent justifier un renoncement à la maternité. Selon certaines recherches menées sur le sujet, dans les mouvements où les relations sexuelles et la maternité sont autorisées, les militantes peuvent être confrontées les femmes combattantes à certains risques (Karimi 2020 ; Falquet 1997 ; Gayer 2014 ; Goodwin 1997 ; Lanzona 2009). Au rang de ces risques figurent les viols répétés, les grossesses imposées, avortements non volontaires, mariages forcés avec l'agresseur, la difficulté de la contraception et même le repli des combattants sur leurs attaches amoureuses et/ou familiales. En soulignant ces aspects, la plupart des combattantes interrogées suggèrent que l'engagement révolutionnaire et la vie de famille sont incompatibles. « Imaginez qu'une combattante puisse se marier, avoir un bébé dans une main et une arme dans l'autre, comment pourrait-elle se battre ? Dans ce cas, il vaut mieux qu'elle reste chez son père » affirme Noda avec un air surpris. Dans sa recherche, Maritza Felices-Luna (2019), en confrontant discours idéologiques et pratiques concrètes, montre également comment les femmes sont constituées de manière contradictoire au sein de ces types de groupes, à la fois comme actrices émancipées et comme objets de contrôle.

Conclusion

La forte présence des femmes dans l'espace politique kurde ne peut s'expliquer sans prendre en compte la dynamique du mouvement de libération armée initié par le PKK. Alors que la première vague de mobilisation s'est principalement constituée autour de la libération du Kurdistan, l'engagement des générations suivantes repose sur l'articulation entre revendications féministes et revendications identitaires et culturelles. L'étude des ressorts de l'engagement met en lumière le rôle central du façonnage organisationnel, des stratégies de mobilisations, des dispositifs émotionnels et mémoriels dans le processus de mobilisation. Ainsi, le parti se présente comme une famille élargie et protectrice qui se substitue à la famille classique, fortement bouleversée par le conflit. A cet égard, l'engagement féminin dans la guérilla est marqué par la disciplinarisation des corps afin de contrôler la sexualité des combattantes mobilisées en temps de guerre. Ce faisant, l'engagement organisationnel procure aux militantes des rétributions symboliques conséquentes, telles que la remise en question de la division sexuelle du travail militant, la possibilité de se former, de s'instruire et de gravir les échelons de l'organisation jusqu'aux postes de commandement et de bénéficier d'une forme de reconnaissance sociale.

Dans sa stratégie de mobilisation, l'organisation présente le modèle de la « femme guérillera » comme une figure à la fois « décoloniale » et « progressiste ». Ce faisant, il s'oppose au modèle de « la femme libre occidentale » institutionnalisé par l'État turc et tente de dépasser les représentations de la « femme kurde traditionnelle opprimée et victime » véhiculées dans des discours teintés de paternalisme. Au sein du PKK, les femmes engagées dans la lutte armée ont pu forger une identité à la jonction du féminisme et de la kurdité fondée sur le rejet des rapports de domination patriarcale, économique et coloniale. L'agentivité et le désir des femmes d'être des actrices à part entière du processus politique se manifestent tout au long de leur trajectoire de mobilisation.

Bibliographie

AL-ALI Nadje & LATIF Tas, 2018, “Reconsidering nationalism and feminism: the Kurdish political movement in Turkey”, *Nations and Nationalism* 24-2, p. 453-473.

ALKAL Hilal, 2018, “The Sexual Politics of War: Reading the Kurdish Conflict Through Images of Women”, *Les cahiers du CEDREF* 22, p. 68-92.

BECKER Howar, 2006, « Sur le concept d’engagement », *Tracés. Revue de sciences humaines* 11, <https://doi.org/10.4000/traces.257>

ÇAGLAYAN Handan, 2008, “Voices from the Periphery of the Periphery: Kurdish Women’s Political Participation in Turkey”, *17th Annual Conference on Feminist Economics*, Torino, Italy.

CANSIZ Sakine, 2018, *My Whole Life Was a Struggle*, Pluto Press, London.

CASIER Marlies & JONGERDEN Joost, 2012, “Understanding today’s Kurdish movement: Leftist heritage, martyrdom, democracy and gender”, *European Journal of Turkish Studies. Social Sciences on Contemporary Turkey* 14, <https://doi.org/10.4000/ejts.4656>

DAYAN-HERZBRUN Sonia, 2012, « Femmes du Liban et de la Palestine dans la lutte armée », in DAYAN-HERZBRUN Sonia, *Penser la violence des femmes*, La Découverte, Paris.

DEAN Valentina, 2019, “Kurdish Female Fighters: The Western Depiction of YPJ Combatants in Rojava”, *Glocalism: Journal of Culture, Politics and Innovation* 2, p.1-29

DORRONSORO Gilles & GROJEAN Olivier, 2009, « Engagement militant et phénomènes de radicalisation chez les Kurdes de Turquie », *European Journal of Turkish Studies. Social Sciences on Contemporary Turkey*, <https://doi.org/10.4000/ejts.198>

ELSTER Jon, 1998, “Emotions and Economic Theory”, *Journal of Economic Literature* 36-1, p. 47-74

FLAQUET Jules, 1996, « Entre rupture et reproduction : femmes salvadoriennes dans la guerre révolutionnaire (1981-1992) », *Nouvelles Questions Féministes* 17-2, p. 5-38.

FLAQUET Jules, 1997, « Femmes, projet révolutionnaire, guerre et démocratisation : l’apparition du mouvement de femmes et du féminisme au Salvador (1970-1994) », thèse de doctorat en Études sur l’Amérique latine soutenue à l’Université Paris 3.

FELICES-LUNA Maritza, 2019, « La production idéologique des rapports sociaux de genre au sein du PCP-Sendero Luminoso », in LAFAYE, Caroline Guibet & FRÉNOD Alexandra, *S’émanciper par les armes ? : Sur la violence politique des femmes*, Presses de l’Inalco, Paris, p. 132-148.

FILLIEULE Olivier, 2012, « Le désengagement d’organisations radicales. Approche par les processus et les configurations », *Lien social et Politiques* 68, p. 37-59

FREEDMAN Jane & VALLUY Jérôme, 2007, « Persécutions des femmes », in FREEDMAN Jane & VALLUY Jérôme (éds), *Savoirs, mobilisations et protections*, Éditions du Croquant, Paris.

LAFAYE Caroline Guibet & FRÉNOD Alexandra (éds), 2019, *S’émanciper par les armes ? : Sur la violence politique des femmes*, Presses de l’Inalco, Paris.

GAYER Gayer, 2019, « Militariser les femmes. Doctrines, pratiques et critiques du féminisme martial en Asie du Sud », in LAFAYE, Caroline Guibet & FRÉNOD Alexandra, *S’émanciper par les armes ? : Sur la violence politique des femmes*, Presses de l’Inalco, Paris, p. 149-175.

GAYER Laurent, 2014, « Faire l’amour et la guerre », *Politix* 3, p. 85-115.

GOODWIN Jeff, 1997, “The libidinal constitution of a high-risk social movement: Affectual ties and solidarity in the Huk rebellion, 1946 to 1954”, *American sociological review* 62-1, p. 53-69

GOODWIN Jeff, JASPER James & POLLETA Francesca, 2000, “The return of the repressed: The fall and rise of emotions in social movement theory”, *Mobilization: An International Quarterly* 5-1, p. 65-83

HÉRITIER Françoise, 1984, « Le sang du guerrier et le sang des femmes », *Les cahiers du GRIF* 29-1, p.7-21

JASPER James & POULSEN Jane, 1995, “Recruiting strangers and friends: Moral shocks and social networks in animal rights and anti-nuclear protests”, *Social problems* 42-4, p. 493-512

KARIMI Fatemeh, 2020, « Les rapports sociaux de sexe dans les forces politiques kurdes en Iran entre 1979 et 1991 : le Komala », thèse de doctorat de sociologie, soutenue à l’EHESS-Paris.

KING Diane E., 2008, “The Personal Is Satrilineal: Namus as Sovereignty”, *Identities: Global Studies in Culture and Power* 15-3, p.317-342.

LANZONA Vina A., 2009, « Capturing the Huk Amazons: representing women warriors in the Philippines, 1940s–1950s », *South East Asia Research* 17-2, p.133-174

LARZILLIÈRE Pénélope et al., 2021, « Engagements et désengagements combattants. Les émotions comme outil d'analyse », *Critique internationale* 2, p.163-181

LEFRANC Sandrine & SOMMIER Isabelle, 2009, « Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux », in TAÏNI Christophe (éds.), *Émotions... mobilisations ! Mobilisation !*, Presses de Sciences Po, Paris.

ALIZA Marcus, 2007, *Blood and belief. The PKK and the Kurdish fight for independence*, New York University Press, New York.

MOJAB Shahrzad & HASSANPOUR Amir, 2003, “The Politics and Culture of “Honour Killing”: The Murder of Fadime § ahindal”, *Atlantis: Critical Studies in Gender, Culture & Social Justice* 9-2, p. 56-70

MOLYNEUX Maxine, 2001, “Mobilisation Without Emancipation ? Women’s Interests, The State and Revolution in Nicaragua”, in MOLYNEUX Maxine, *Women’s Movements in International Perspective*, Palgrave Macmillan, London, p. 38-59.

OCALAN Abdullah, 1995, *Comment vivre ?, N.S*, Kurdistan.

OCALAN Abdullah, 1993, *Le Manifeste de la libération des femmes au XXIe siècle : Kadin ve Aile Sorunu*, N.S, Kurdistan.

PERUGORIA Ignacia & TEJERINA Benjamin, 2013, “Politics of the Encounter: Cognition, Emotions, and Networks in the Spanish 15M”, *Current Sociology* 6, p. 424-442

PRUVOST Geneviève & CARDI Coline (éds), 2017, *Penser la violence des femmes*, La Découverte), Paris.

ROSTAMPOUR Somayeh, 2020, « Front de guerre. Un temps pour la transgression de genre en Turquie ? », *Les cahiers du CEDREF* 24, p. 69-89.

ROSTAMPOUR Somayeh, 2013, « L’analyse sociologique de “l’honneur”. Le cas du Kurdistan », mémoire de Master de Sociologie, à l’Université de Téhéran

SHARIFI DRYAZ Massoud, 2015, « De la résistance microscopique à l'action collective organisée : engagement et désengagement des militants dans l'espace kurde », thèse de doctorat de Sociologie, À L'EHESS-Paris.

SCHLICHTE Klaus, 2014, “When “the Facts” Become a Text: Reinterpreting War with Serbian War Veterans”, *Revue de synthèse* 135-4, p. 361-384

SCOTT Joan, 1988, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF* 37-1, p. 125-153

SJOBERG Laura, 2013, *Gendering Global Conflict: Toward a Feminist Theory of War* Columbia University Press, Columbia.

SOMMIER Isabelle, 2012, « Engagement radical, désengagement et déradicalisation. Continuum et lignes de fracture », *Lien social et Politiques* 68, p. 15-35.

TRAÏNI Christophe, 2010, « Des sentiments aux émotions (et vice-versa) », *Revue française de science politique* 60 -2, p. 335-358

TUTAL CHEVIROUN Nilgün, ÇELER Zafer & ŞAHAN Mutlucan, 2012, « La participation des femmes à la vie politique en Turquie », *Ileti-s-im* 17, p. 87-104

WESTRHEIM Kariane, 2008, “Prison as Site for Political Education: Educational experiences from prison narrated by members and sympathisers of the PKK”, *JCEPS* 6-1, p. 244-2

*